

Livane Pinet

# LES PIERRES FILANTES

---

---

L'Atelier contemporain,  
FRANÇOIS-MARIE DEYROLLE ÉDITEUR.

*Toutes choses arrivent en nous bien avant qu'elles aient lieu.*

NOVALIS

Elle sentait sa présence. Il avait dû passer la nuit à veiller sur son sommeil, assis sur la chaise près de la tête du lit. Il se penchait sur elle pour lui rappeler sa résolution : elle ne devait pas rester un jour de plus dans cette chambre. Il fallait partir avant le passage de l'infirmière. Elle voulut lui signifier qu'elle n'avait pas oublié, étendit le bras pour lui saisir le poignet et heurta la chaise en fer qui lui envoya une douloureuse décharge dans les articulations des doigts. Elle se redressa brusquement, repoussa le drap et fit pivoter ses jambes pour les laisser pendre au bord du lit. La chaise était vide.

Qu'attendait-elle de cette journée supplémentaire ? Lui avait-on annoncé de la visite pour aujourd'hui ? Qu'importe. Elle ne connaissait personne. On lui apportait des chocolats, ou un livre. Elle remerciait poliment, comprenant que ce don était un signe d'affection peut-être réel – le signe d'un lien, en tout cas. Mais les visages qu'elle scrutait jusqu'à les plonger dans la gêne (cela ne lui échappait pas) demeuraient d'insondables énigmes. Elle avait cessé d'interroger ces personnes, car ce qu'elles lui racontaient dans la gaieté ou la tristesse lui était totalement étranger. Et voir, ou revoir ces figures qui attendaient peut-être quelque chose d'elle, ou dont elle-même attendait quelque chose, mais elle ne pouvait savoir quoi, lui devenait une torture. Elle commençait à deviner, par ailleurs, que ses visiteurs avaient pour consigne de lui taire ce qu'elle aurait voulu savoir. Quoi ? Que voulait-elle savoir ? Qui étaient ces personnes, probablement capables de lui révéler qui elle était elle-même ? Que pourrait-elle faire d'un tel savoir ? Elle n'en avait pas la moindre idée.

Ces questions lui donnaient mal à la tête. Il fallait cesser de se les poser et sortir. L'air du dehors lui ferait du bien. Elle finirait sans doute par trouver des réponses. Tout le monde n'était-il pas enveloppé du même mystère ? Elle l'éluciderait. Elle irait au-devant du monde. Les visages, peu à peu, sortiraient de l'ombre ; les regards de leur sombre mutisme. Elle ne voulait pas être un poids. Pas être un corps dans un lit attendant qu'on vienne le nourrir. Pas non plus qu'on lui parle comme à un nourrisson.

Elle sauta du lit, fit rapidement sa toilette et s'habilla. Puis elle mit les affaires qui se trouvaient dans la petite armoire en métal dans un sac, y ajouta les livres posés sur la table de nuit, et glissa hors de la chambre

comme un chat. Le couloir était désert. L'ascenseur l'attendait. En bas, la double porte vitrée s'ouvrit sur son passage.

Dehors, le peu de jour l'éblouit.

Elle emplit vivement ses poumons d'air frais. Un frisson lui parcourut l'échine. «Voilà l'appel, se dit-elle, l'appel du large!» Une buée enrobait les quelques végétaux, les maigres arbres, les bacs à fleurs qui lui parurent se réveiller, eux aussi. Avec amusement elle considéra les immeubles alentour comme d'énormes paquebots prêts à larguer les amarres. Elle avisa un abri sous lequel un homme, assis, lisait un journal. Elle voulut savoir l'impression qu'elle produisait, craignant de retrouver le regard de ses visiteurs. Elle s'approcha de lui d'un pas hésitant. L'homme leva les yeux de son journal... Elle crut défaillir. Il allait crier, appeler pour qu'on vînt la chercher. Elle sortait de l'hôpital sans autorisation, il devait s'en douter. Tout était perdu. Elle ferma les yeux.

– Bonjour, dit-il. Voulez-vous un renseignement ?

Un renseignement ? Oui ! Elle voulait un renseignement, c'est ça. Elle aurait voulu exprimer son immense soulagement à ce monsieur. Mais quel renseignement voulait-elle ? L'homme vint une deuxième fois à son secours :

– Voulez-vous savoir quels bus s'arrêtent ici, et où ils vont ?

– Je veux bien, oui.

L'homme lui montra un plan affiché derrière lui, avec des numéros, et prononça des noms dont certains lui parurent jolis, et de bon augure, car elle était maintenant rassurée.

– Vous semblez un peu perdue, lui dit-il enfin. Si vous souhaitez aller dans la direction opposée, l'arrêt est juste de l'autre côté de la rue.

– Non non, c'est très bien comme ça. Cette direction me va tout à fait. Je vous remercie.

Un bus arrivait, qui ne lui convenait pas moins qu'un autre. Elle y monta, et une fois la porte refermée, fit un signe à l'homme qui s'était rassis sur son banc et la regardait encore, le journal un peu froissé à la main. Il lui rendit son signe avec un sourire.

Le bus devait s'éloigner du centre ville, car les constructions cédaient peu à peu la place à des friches où, parmi des murs en ruines colorés de signes,

trônaient d'incompréhensibles objets. Ici ou là, un mur d'immeuble se dressait encore, dans toute sa verticalité, avec ses carrelages, ses papiers peints à fleurs ou à rayures, ses surfaces monochromes rythmées par les bandes horizontales des sols et des plafonds. Des personnes avaient vécu entre des murs dont il ne restait plus qu'un seul, conservant l'insignifiante trace de leur passage.

Elle se demanda où il pouvait bien être, à cette heure. Où elle le retrouverait. Le croiserait-elle sur une route ? Viendrait-il à sa rencontre ? Et s'il ne revenait pas ? Il ne lui avait rien promis, après tout. Et pas plus que lui elle ne savait où elle irait. Elle l'avait écouté, c'est tout. Il lui avait dit de partir, elle était partie. Pendant qu'il était temps. C'est ce qu'il lui avait dit : « pendant qu'il est temps, *encore* ».

Le bus poursuivait sa route au milieu de vastes hangars de tôle à moitié écroulés. Certains étaient recouverts par une végétation grimpante. Il lui était impossible d'imaginer à quoi tous ces hangars avaient bien pu servir. Elle eut l'impression que le bus n'arriverait nulle part, qu'il continuerait à rouler, indéfiniment, bientôt dans un bois, puis entre les champs. Enfin, après avoir fait un tour sur lui-même, il finit par se garer. Le chauffeur cria pour elle seule : « Terminus, tout le monde descend ! »

Elle marchait depuis sans doute plusieurs heures sur une petite route de campagne, et n'avait pas croisé une seule âme qui vive. Le soleil n'était cependant pas encore à son zénith et, comme elle le laissait à sa gauche, elle estimait qu'elle se dirigeait vers le sud. « Ce n'est peut-être pas encore tout à fait l'été, se disait-elle, j'aurai plus chaud au sud. Je pourrai dormir sous une étoile, mon sac en oreiller. » Ce sac commençait d'ailleurs à devenir lourd. Il fallait soulager une épaule en le faisant régulièrement glisser sur l'autre. Quelquefois il fallait s'asseoir dessus, au bord de la route, pour se reposer un peu. La transparence de la lumière la réjouissait, son regard courait jusqu'à l'horizon. Le vert des prés et des arbres, dans sa profusion, venait la nourrir, la combler. Elle sentait à quel point ce vert, qui devait couler dans ses veines, lui avait manqué. À quel point il lui était vital, presque une réponse. Nourrie, rafraîchie, elle repartait. Baignée de lumière. Jouant à la surprendre au milieu des feuillages. « Mais pourquoi tous ces champs sont-ils déserts ? Où sont passés les animaux ? » Elle aurait bien voulu le savoir. Comme elle aurait voulu savoir quelle direction prendre, au carrefour :

Vairaison, Posses, Gérardin ? Ces noms ne lui disaient rien. Elle s'en remettait donc au soleil. Il lui fallait penser à ses os. Chauffer ses os.

À Vairaison, village de quelques maisons aux volets clos, elle chercha un commerce pour acheter quelque chose à manger. Elle eut beaucoup de mal à découvrir l'unique porte au-dessus de laquelle, à peine visible, on pouvait cependant déchiffrer le mot « alimentation ». Elle poussa la porte déjà entrouverte et, en tenant la rampe, descendit l'obscur escalier qui la mena dans une grande cave voûtée faiblement éclairée par la lumière que deux soupiraux laissaient passer. Cette cave était remplie de victuailles disposées sur des étagères : des boîtes de conserves, des paquets de pâtes, de riz, de biscuits... Au sol, contre le mur, de gros sacs en toile de jute devaient contenir des céréales, des pommes de terre, ou d'autres choses encore.

– Il y a quelqu'un ? Elle dut répéter plus fort : « Il y a quelqu'un ? »

– Oui, madame, j'arrive ! lui répondit une petite voix. Elle vit sortir un enfant de derrière une étagère. Surprise, elle lui demanda :

– Tu es seul ?

– Aujourd'hui, oui, je suis seul. Maman m'a demandé de tenir le magasin. Elle avait des choses à faire. Vous cherchez maman ?

– Non, je ne connais pas ta maman. Je voudrais acheter quelque chose à manger.

– Alors vous êtes au bon endroit. Y a plein de choses à acheter, ici.

– Est-ce que tu aurais du pain frais ?

– D'hier, oui. Du pain frais d'hier. Et j'ai du fromage, si vous voulez, et des olives, et même des fruits. C'est pas tous les jours !

– Que s'est-il passé, dis-moi ? Pourquoi n'y a-t-il personne dans le village, pas d'animaux dans les champs ? On dirait que la région a été désertée...

– C'est beaucoup de questions, madame. Je sais pas répondre, moi, à toutes ces questions. Mais vous pouvez attendre maman, si vous voulez. Elle saura sûrement répondre, elle. Ici, c'est Vairaison en tout cas. Ça, je sais.

– Tu as des amis, ici ?

– Oui, j'ai Élie. Il va venir tout à l'heure, pour pas que je m'ennuie.

– Et le journal, tu aurais ça, un journal ? L'enfant ouvrit de grands yeux :

– Ah non, ça, j'ai pas. On m'en a pas parlé. J'ai des livres, des vêtements, et plein de choses encore dans la pièce d'à côté, si vous voulez voir... mais pas un journal. Je crois pas...

Elle acheta le pain, le fromage, les olives et les fruits que l'enfant lui avait proposés, et remonta les escaliers avec empressement. Dehors, la lumière était si éblouissante qu'elle dut se protéger les yeux avec les mains. Prise de vertige, comme si la terre bougeait légèrement sous ses pieds, comme si les maisons, imperceptiblement, glissaient, elle se tint quelques instants à la porte. Le malaise ne dura pas. Elle quitta le village sans croiser personne, – mis à part une poule qui lui coupa la route en surgissant du fossé. Au moins restait-il une poule, dans ce pays désert !

Elle convoita bientôt dans un champ un beau noyer au pied duquel elle s'installa pour manger. Sur une branche, juste au-dessus de sa tête, un pépiement la rassura un peu.

Elle avait à peine commencé à déballer sa nourriture que soudain son cœur fit un bond. Elle venait d'apercevoir tout au bout du grand pré, à l'orée du bois, une silhouette qu'elle reconnaissait. C'était lui ! C'était lui, elle n'en doutait pas. Laisant sur place sac et nourriture, elle se mit à courir dans sa direction, à courir de plus en plus vite... Mais il disparut dans le bois. Elle y entra à son tour et le chercha, l'appela. Personne. Pas de réponse. Elle entendit des craquements, comme de brindilles que l'on écrase. Mais le bois était clair. Il n'y avait apparemment personne. Elle se mit à trembler légèrement. Elle appela à nouveau. En vain. Après l'avoir longtemps cherché, découragée, elle s'allongea sur le sol mousseux et fixa au-dessus d'elle les branches feuillues dans lesquelles la lumière s'évanouissait.

« Je ne l'ai pas seulement vu, se dit-elle. Je l'ai entendu marcher tout près de moi. Ou bien je deviens folle. Je suis déjà folle... J'imagine ce que je vois, ce que je vis. Je suis peut-être encore dans mon lit d'hôpital, à l'heure qu'il est. Je n'ai pas pu partir. On m'a enfermée. Où suis-je ? Où suis-je, en réalité ? Sûrement pas dans un bois ! Et cet enfant – j'aurais dû m'en douter – cet enfant dans cette cave, je l'ai rêvé ! Pures constructions de mon esprit malade, ces arbres, ces prés, ces douces collines jusqu'à l'horizon sont les murs d'une chambre dont je suis prisonnière. Et s'il n'y a personne – voilà la réalité – c'est parce que j'y suis seule... Je n'ai rien mangé de la journée. Est-ce que je retrouverai le sac et la nourriture au pied du noyer ? Est-ce que j'arriverai à avaler ne serait-ce qu'un fruit ? » Elle se releva, tout en ramassant une petite branche qu'elle cassa en deux pour en garder la moitié qu'elle s'enfonça dans la paume de la main. « Cette

branche, je la sens! Et la poule... Comment aurais-je pu inventer cette poule qui a bien failli me faire tomber? Mais lui... de son existence à lui, je n'ai aucune preuve! Je n'ai jamais eu que des signes incertains, aucune preuve tangible!»

Une immense tristesse l'envahit alors. Elle se sentit abandonnée, seule au monde. Pourtant, il y avait une force en elle. Une force par laquelle elle le connaissait et le reconnaissait. Était-ce la force de son sentiment pour lui? Elle ne pouvait se formuler à elle-même ce qu'elle ressentait, l'ayant aperçu de loin, l'ayant senti de plus près, mais cela était solidement enraciné en elle comme une certitude. Il lui fallait prendre appui sur ce sol ferme. Plus ferme que le sol sur lequel elle reposait. Plus sûr que les arbres qui l'entouraient. Entretenir ce feu sans se fier au passage des ombres. Il reviendrait. Ou s'il ne revenait pas... Elle retraversa le champ en direction du grand noyer, retrouva son sac, le pain et le fromage déballés au pied de l'arbre. Elle découvrit sa faim en mangeant, avec grande satisfaction. Cette chaleur dans son ventre la rassérénait.

Le soleil se rapprochait rapidement de la ligne d'horizon, et il lui sembla qu'il était temps de chercher un endroit pour la nuit. Elle regagna le bois pour y trouver la protection des arbres. Les rayons du soleil se frayaient maintenant un chemin le long des troncs, juste à sa hauteur. Elle marcha assez longtemps. La pénombre grandissait. Les troncs semblaient peu à peu se fondre les uns dans les autres, et comme s'abstraire alors qu'elle flottait parmi eux. Elle arriva à une clairière au milieu de laquelle une cabane en pierre avait sa porte grande ouverte. Elle s'en approcha et appela: «Il y a quelqu'un?» Personne ne répondit. Sans franchir le seuil, elle se pencha pour voir à l'intérieur. Il y avait là, dans l'obscurité, une petite table et une chaise; dans un coin, par terre, un matelas et deux couvertures pliées; dans un autre coin, fixé au mur, un placard. Quelqu'un vivait ici, qui ne devait pas être loin, car elle distinguait dans l'ombre, sur la table, la blancheur d'une pile de feuilles de papier, et la forme d'une lampe à pétrole dont le verre arrivait encore à réfléchir une sourde lueur tombée de la fenêtre.

Craignant d'être surprise par l'habitant de la cabane, elle retourna rapidement vers la lisière du bois, où un léger creux tapissé d'une belle herbe grasse lui parut pouvoir servir de lit. Elle sortit de son sac son manteau

et un pull, enfila le pull et disposa le manteau sur l'herbe. La nuit était là, silencieuse. La masse noire des arbres encerclait le ciel marine où des étoiles, telles des invitées, faisaient leur apparition les unes après les autres. Elle regarda un temps le ciel s'étoiler, puis elle dut s'endormir.

Réveillée aux premières clartés du jour, elle fut surprise de trouver sur elle une couverture. Elle crut la reconnaître et sourit, pensant que ce ne pouvait être que lui, l'habitant de la cabane. Lui, qui était venu la couvrir dans son sommeil; lui, dont elle avait senti la présence toute la nuit. Elle retourna cette impression dans son esprit jusqu'à en avoir une idée satisfaisante. Oui, cette attention ne pouvait venir que de lui; et la silhouette de la veille, c'était donc bien lui. Elle n'avait pas rêvé. Elle resta un moment à caresser la couverture tout en caressant cette douce pensée. Puis elle se leva et se dirigea vers la cabane. Elle frappa à la porte qui était encore grande ouverte.

— Oui? dit une voix qui semblait sortir de la brume.

— Bonjour. Je vous rapporte votre couverture.

— Entrez, entrez.

Elle trouva un homme à sa table en train d'écrire.

— Oh, excusez-moi. Je vous dérange...

— Pas du tout. Ils se regardèrent un instant en silence. Je vous fais un thé, un café? demanda-t-il enfin.

— Je veux bien un thé, merci.

Il versa l'eau d'une cruche dans une petite casserole qu'il installa sur un réchaud à gaz, et mit quelques feuilles de thé dans une théière. Elle l'observait et ne le reconnaissait pas. Non, ce n'était pas lui. Ce n'était pas sa voix. Et cet homme devant elle n'était pas celui qu'elle avait aperçu à l'orée du bois. Elle sut cela au plus profond d'elle-même, sans se le formuler. Sa déception était grande. Mais la couverture continuait de l'intriguer. Elle brisa le silence:

— Est-ce vous qui êtes venu me couvrir pendant la nuit?

— Oui. Je suis rentré tard, hier. Et j'ai failli vous marcher dessus! Je me suis d'abord demandé quel genre d'animal vous pouviez bien être, ainsi recroquevillée. La nuit est assez humide dans le bois, même en cette saison. J'ai voulu vous réveiller pour vous proposer mon abri, mais vous

dormiez si profondément que je n'ai pas insisté. Je suis donc allé vous chercher une couverture.

– Je vous en remercie, c'est gentil.

– Voulez-vous un sucre dans votre thé ?

– Non merci. Pas de sucre.

Il lui tendit une boîte en fer remplie de biscuits. Elle en prit un. Puis il sortit la chaise de sous la table pour la lui proposer.

– Ils sont bons, vos biscuits.

– Je les trouve à Vairaison. C'est à une heure de marche, environ. Je trouve presque tout à Vairaison.

– Dans la cave ?

La fraîcheur de sa question le fit sourire. Il était heureux de parler.

– Oui, dans la cave. Mais j'ai aussi un petit jardin potager, et les ressources du bois. Pour l'eau, il y a la rivière tout près, avec encore de belles truites ! Certaines espèces semblent avoir été épargnées...

– Épargnées ? Mais qu'est-il arrivé ?

– Comment ? Mais d'où venez-vous ? Lui demanda-t-il à son tour, à la fois incrédule et amusé. Seriez-vous tombée de la lune ?

Elle regretta sa question, et décida que désormais elle se montrerait plus circonspecte. Il perçut sa gêne et voulut s'excuser en poursuivant :

– Ça fait plusieurs années maintenant que j'habite cette clairière. J'ai besoin de solitude et de grand calme pour mon travail. Vous êtes peut-être... ma troisième visite en tout ce temps, dit-il en réfléchissant un peu.

Comment vous appelez-vous ?

– Maud, improvisa-t-elle, et vous ?

– Moi, c'est Paul.

Paul avait aménagé un coin de sa cabane pour Maud avec un matelas et un paravent trouvés à la cave de Vairaison et ils habitaient ensemble depuis plus d'une semaine.

## II

Paul travaillait la porte grande ouverte sur la prairie et les arbres, comme à son habitude, et Maud passait la journée dehors à recenser les mammifères et les oiseaux qu'elle pouvait observer dans le bois, à cueillir des fruits sauvages et à s'occuper du jardin potager. Elle ne se posait plus de questions, ou écartait celles qui surgissaient dans son esprit en les consignait dans son carnet au milieu de croquis de plantes ou de traces d'animaux, sans leur accorder plus d'attention. Ils étaient chacun si totalement absorbés par leurs tâches quotidiennes qu'il leur fallait être un moment silencieux autour de la préparation d'un repas avant de pouvoir faire face à la présence de l'autre. Mais leurs gestes étaient si naturellement complémentaires, leur accord tacite si parfait, qu'au bout de quelques jours ils avaient déjà l'impression qu'ils se connaissaient depuis longtemps. La vie de Maud se remplissait à vive allure, comme si l'écluse avait été ouverte, permettant à la rivière d'être rivièrè. Paul sentait de son côté que Maud dissipait l'ombre qui s'était amoncelée dans ses pages. Une silhouette se profilait à l'horizon, qui lui semblait venir à sa rencontre. Il avait à de certains moments l'étrange sensation d'être heureux. Il gonflait ses poumons et sentait que l'air était bon.

– Qu'est-ce qui t'a amenée ici, Maud ? On ne se promène pas dans cette contrée déserte... Qu'es-tu venue y faire ? Que cherches-tu ?

Maud comprenait que la curiosité de Paul était pleine de bienveillance, et qu'elle pouvait sans crainte être sincère avec lui :

– Je ne sais pas, Paul, je ne sais pas bien. J'essaie de recoller des morceaux. Il y a des trous, et il me manque des morceaux. Je ne sais pas comment je me suis retrouvée à l'hôpital. J'ai d'abord cru qu'ils m'aideraient... mais non. Je m'enfonçais dans mon état. Quel état ? Ne me le demande pas ! Je n'en sais rien. On m'a tout caché. Comment et pourquoi je me trouvais là... J'ai compris qu'il était inutile d'insister. J'avais beau leur dire « mais je ne suis pas folle et je peux comprendre », ils me refusaient ce savoir le plus élémentaire, mon identité, sans m'accorder une parole d'explication. Je ne sais pas combien de temps j'ai passé dans cet hôpital.

À la fin, je ne supportais plus leurs visages, le masque de leurs dissimulations. Alors je suis partie, sans bien savoir où j'allais... J'espérais retrouver quelqu'un.

– Tu cherches quelqu'un ?

– J'ai d'abord pensé que ce pouvait être toi que je cherchais. Mais bien vite je ne l'ai plus pensé. Pourtant, à nouveau, je me demande si ce n'est pas toi... Et je te le demande, Paul : Es-tu venu me voir cette nuit, as-tu pris mes mains dans les tiennes, m'as-tu caressé le front et les cheveux en chuchotant des mots inintelligibles ?

Paul était abasourdi.

– Enfin, Maud, tu as rêvé ! Je ne me permettrai pas de te toucher dans ton sommeil, à ton insu ! J'aurais d'abord besoin de ta confiance, de ta permission... Tu n'imagines quand même pas que je puisse...

– Alors c'est lui. C'était bien lui.

– Mais qui donc, *lui* ?

– Je ne peux pas te dire, au juste. Je ne sais rien de cet homme. C'est à peine si je connais son apparence. Je ne pourrais pas te le décrire. Mais je le reconnais. Je ressens sa présence. Je le sens s'approcher sans le voir, sans l'entendre. Et sans savoir qui il est, je sais que c'est lui lorsqu'il me touche, lorsqu'il me parle tout bas.

– Voyons, Maud... depuis combien de temps ça dure ? demanda Paul désespéré. Et enfin, de qui s'agit-il ? Tu dois bien avoir une idée... même si c'est un rêve. Cette nuit j'ai peu dormi, et je t'assure que personne n'est entré. Personne ne s'est approché de toi.

– Je ne sais pas comment t'expliquer ça. Ce n'est pas un rêve. L'autre jour, j'ai nettement vu sa silhouette à l'orée du bois, pendant de longues secondes... Je lui ai couru après et l'ai perdu de vue lorsqu'il est entré dans le bois. Je l'ai appelé... il me semblait tout près... J'entendais des craquements... mais pas de réponse. Je l'ai longuement cherché, arpentant le bois jusqu'à ta clairière. En vain. La nuit est tombée et tu m'as trouvée endormie par terre. La couverture, j'ai d'abord cru que c'était lui qui me l'avait mise. Je ne l'ai plus revu jusqu'à la nuit dernière. Peut-être parce que je pensais moins à lui, étant bien avec toi.

– Est-ce que tu prenais des cachets à l'hôpital, Maud, des médicaments qui pourraient te manquer ? demanda Paul d'une voix douce, légèrement tremblante.

– Rien dont je ne puisse me passer, je crois. On m'apportait des « calmants » matin et soir, que j'ai bien souvent jetés. Mais tu sais, cet homme me rendait déjà visite à l'hôpital, la nuit. Toutes les nuits, il était à mon chevet. C'est lui qui m'a suggéré de partir. J'étouffais. Je ne pouvais pas ouvrir la fenêtre. J'avais des vertiges. Je ne supportais plus le regard des médecins, des visiteurs du jour, leur complicité, toutes leurs cachoteries... Lui m'ouvrait la fenêtre sur quelques étoiles, quelquefois la lune... Il prenait soin de moi avec des gestes, des paroles...

– Quelles paroles, Maud, quels gestes ?

– Je ne sais pas. Des gestes qui guérissent. Des paroles qui donnent envie de vivre, de franchir le mur. Des paroles véritables, solides... Des gestes auxquels j'ai pu me fier, et sur lesquels m'appuyer tout le jour. Rien que je puisse rapporter, Paul. Pas de mots précis. C'est entre lui et moi comme une source incroyablement vive, lumineuse...

Le lendemain, Paul voulut accompagner Maud dans le bois. En chemin, il lui posa des questions auxquelles elle ne savait pas, ou ne voulait pas répondre ; mais à certains moments il la sentait réagir par de petits soubresauts comme sous l'effet de faibles décharges électriques. Il n'insista pas. Bientôt ils entrèrent dans l'épaisseur habitée par la respiration des arbres. La lumière dansait dans les frondaisons froissées par une légère brise et parfois tombait dans leurs cheveux ou sur leurs visages. Des brindilles craquaient sous leurs pas. À l'odeur d'humus se mêlaient les effluves des résineux. Ils se taisaient. Cependant Maud comprenait que Paul ne cessait jamais d'écrire. Qu'il était là, marchant à côté d'elle, en train d'écrire encore. Elle se sentait être la phrase que Paul cherchait, à cet instant même. La phrase qu'il aimerait dévoiler, au détour d'un sentier. L'inachevable phrase qui ne le laisserait jamais en paix. Un bourdonnement oppressa ses tempes. Une angoisse soudaine s'empara d'elle. Les couleurs se mirent à vibrer, de plus en plus intenses. Puis d'innombrables phrases vinrent avec l'écriture de Paul tourner en spirale autour d'elle, l'enserrant, de plus en plus vives, dans leur dense tourbillon. Elle se sentit à peine basculer à la renverse. Un silence compact se referma sur elle.

Une voix familière (est-elle proche ou lointaine ?) lui murmure à l'oreille : « C'est moi. Je suis là, près de toi. Attends... Ne bouge pas... » Elle sent

qu'on lui prend la main et la lui caresse tendrement. Puis elle le voit. Elle voit son visage penché sur elle, et ressent la douce chaleur de son souffle. Elle le boit des yeux pour le reconnaître, car il lui semble qu'elle ne l'a encore jamais vu. Elle le contemple un long moment. Par-delà son visage tout près du sien, les feuilles frissonnent dans la lumière.

Combien de temps après ? Tournant la tête, elle vit Paul assis auprès d'elle.

– Tu l'as vu ? Il est encore là ?

– Je n'ai vu personne. Reste allongée. Ça t'arrive souvent de t'évanouir ?

– Quelquefois. Un vertige inexplicable. Tu es resté tout le temps près de moi ?

– Je suis allé cueillir des framboises au bord du chemin. Je n'étais qu'à quelques mètres de toi.

– Que s'est-il passé exactement ?

– Tu t'es raidie, mais j'ai vu le moment où tu allais tomber en arrière, et j'ai pu amortir ta chute. J'ai allongé tes jambes, t'ai installée sur le sol du mieux que je pouvais. Tu étais extrêmement pâle au début... et puis tu as repris des couleurs peu à peu, et je crois que tu t'es endormie. Ta respiration était profonde, lente, très calme. Tu avais un léger sourire aux lèvres et tu paraissais si détendue, si sereine, que je me suis éloigné un moment, te laissant dormir. Regarde toutes les framboises que j'ai trouvées !

– Tu aurais pu le voir. Il était là, Paul, penché sur moi. Il m'a parlé. Il a pris ma main...

– Nous sommes seuls sous les arbres. Personne n'est venu. Tu as encore rêvé. Il faut chasser ce fantôme, Maud. Il me fait peur. Tes visions me font peur. Tu as sûrement besoin de soins. Les rayons...

Paul s'interrompit aussitôt.

– Les rayons ? Quels rayons ?

Confus, il baissa la tête. Maud releva la sienne et chuchota :

– Écoute... tu entends ?

– Qu'est-ce qu'il faut entendre ?

– Là, tu n'entends pas ? Des pas, tout près... On dirait que quelqu'un marche... lentement...

Paul tourna la tête vivement pour regarder autour de lui.

– C'est vrai. J'entends quelque chose... Attends, je vais voir. C'est peut-être un animal, un sanglier... Il y en a encore quelques-uns dans ce bois.

– Là, regarde, vers le chemin, il s'en va !

Paul aperçut une silhouette humaine qui s'éloignait sur le chemin des framboisiers. Il resta quelques secondes immobile, stupéfait, puis s'élança à sa poursuite.

– Paul, reviens !

Mais Paul était déjà loin. Son corps athlétique l'avait propulsé au-devant de sa vision.

Lorsqu'il revint auprès de Maud, essoufflé, il ne put qu'articuler faiblement :

– Je ne comprends pas. Il a disparu entre les arbres. Je l'ai cherché partout. Viens, rentrons.

– Rentre sans moi. Je reste encore un peu ici. Ne t'inquiète pas. Je vais bien maintenant. Je te rejoins bientôt.

Jean-Louis Baudry,  
*Les Corps vulnérables.*

John Berger,  
*Un peintre de notre temps,*  
traduction de Fanchita Gonzalez Battle.

Daniel Blanchard,  
*Bruire,*  
dessins de Farhad Ostovani.

François Bon,  
*Fictions du corps,*  
dessins de Philippe Cognée,  
lecture de Jérémy Liron.

François Bordes,  
*cosa,*  
dessins d'Ann Loubert,  
lecture d'Emmanuelle Guattari.

Patricia Cartereau & Albane Gellé,  
*Pelotes, Averses, Miroirs,*  
lecture de Ludovic Degroote.

Pierre Cendors,  
*Tractatus Solitarius,*  
dessins de Christine Sefolosh.

Manuel Daull,  
*Toute une vie bien verticale,*  
photographies de Stephan Girard.

Cédric Demangeot,  
*Pour personne,*  
dessins d'Ena Lindenbaur,  
lecture d'Alexandre Battaglia.

Cédric Demangeot,  
*Le Poudroiment des conclusions,*  
dessins d'Ena Lindenbaur.

Jean-Pascal Dubost,  
*Du travail,*  
dessins de Francis Limérat.

Jean-Pascal Dubost,  
*Lupercales,*  
dessins d'Aurélie de Heinzelin,  
lecture de Lambert Schlechter.

André Du Bouchet,  
*Entretiens avec Alain Veinstein.*

Jean Follain,  
*Petit glossaire de l'argot ecclésiastique,*  
dessins de Frédérique Loutz,  
postface d'Élodie Bouygues.

Christophe Fourvel,  
*Tant de silences,*  
dessins de Jean-Pierre Schneider,  
lecture de Jean-Marie Blas de Roblès.

Christophe Fourvel,  
*Ce qu'il aurait fallu,*

Marik Froidefond,  
*Oyats*,  
dessins de Gérard Titus-Carmel.

Christophe Grossi,  
*Ricordi*,  
dessins de Daniel Schlier.

Christophe Grossi,  
*Corderie*,  
dessins de Daniel Schlier,  
lecture d'Emmanuelle Pagano.

Guillevic,  
*Écrits intimes*,  
édition établie et annotée par Michaël  
Brophy.

Bruno Krebs,  
*L'Île blanche*,  
dessins de Monique Tello.

Bruno Krebs,  
*Dans les prairies d'asphodèles*,  
dessins de Cristine Guinamand,  
lecture d'Antoine Emaz.

Kristell Loquet,  
*Une lettre, un suspens*,  
dessin de Jean-Luc Parant.

Claude Louis-Combet,  
*Suzanne et les croûtons*.

Claude Louis-Combet,  
*Le Nu au transept*,  
images d'Yves Verbièse.

Odile Massé,  
*Sortir du trou*,  
dessins de Jean-Claude Terrier,  
lecture d'Emmanuel Laugier.

Odile Massé,  
*L'Envol du quetteur*,  
dessins de Cristine Sefolosa,  
lecture de Claude Louis-Combet.

Odile Massé,  
*La Nue du fond*,  
dessins de Maïke Freess,  
lecture d'Olivier Apert.

Jacques Moulin,  
*À vol d'oiseaux*,  
dessins d'Ann Loubert.

Jacques Moulin,  
*Portique*,  
dessins d'Ann Loubert.

Jacques Moulin,  
*L'Épine blanche*,  
dessins de Géraldine Trubert,  
lecture de Michaël Gluck.

Jean-Luc Parant,  
*Nous sommes tous des migrants*,  
dessins de Mark Brusse,  
lecture de Marielle Macé.

Éric Pessan,  
*La Hante*,  
dessins de Patricia Cartereau.

Gérard Titus-Carmel,  
*Écrits de chambre et d'écho*,  
préface de Thomas Augais.

---

---

Maquette: **Juliette Roussel**.  
Photographies: **Jean-Jacques Gonzales**.  
Imprimeur: **ICN**.

© L'Atelier contemporain, février 2020.  
ISBN 978-2-85035-005-4  
[www.editionslateliercontemporain.net](http://www.editionslateliercontemporain.net)

---

---